

où les personnages jouent, se raconte une histoire bien étrange, enfantine sûrement. Ce qui peut troubler, c'est que les protagonistes ne sont pas des enfants, mais bien des adultes. Ils sont figurés à notre taille, pour ajouter encore à l'importance de leurs présences. L'artiste nous interroge sur le bien fondé des actions des personnages : rien n'y est interdit mais pour autant quelque chose dérange. A quel théâtre d'ombre s'adonnent-ils? Quelle histoire sont-ils en train de jouer pour nous autres spectateur-ices? "Si un loup sortait de la forêt, que ferais-tu ? (...) Les grands garçons n'ont pas peur des loups." nous raconte la peintresse, en citant Prokofieff. L'espièglerie et la mise en scène de contes, nous rappellent la visée première de ceux-ci : un enseignement pour les enfants, des avertissements parfois et finalement des histoires toujours marquantes à l'âge adulte. Berenice Vargas Bravo travaille, entre peinture et sculpture, à nous mettre en face de nos peurs, de nos mythologies personnelles et peut-être, à nous faire assister au moment où l'histoire s'est assombrie, où la lumière s'est éteinte - une peinture de jeu d'enfant à l'orée de la nuit.

12 - BYUNG SU LIM

La photographie proposée par Byungsu Lim se dévoile sous un titre bien particulier *rue du Quai des Tanneurs, 44000 Nantes*. Une adresse, un passage familier pour certain-es. Mais l'image nous montre un morceau de mur, banal en somme, fait de pierre. Un creux, une faille se dessine entre elles, au centre de la photographie. Un espace sombre, ou bien un trou noir. L'obsession majeure des œuvres de Byungsu Lim est le cosmos, les étoiles et les phénomènes qui se déroulent très loin et très près de nous. La faille entre ces pierres se transforme dès lors en un observatoire, un juda de porte comme un télescope. On y aperçoit des corps célestes dans l'obscurité du ciel. *La nuit* que nous observons, qui nous entoure, est à la manière de ces corps composés d'étoiles : des proches lointains. Les œuvres de Byungsu Lim sont finalement des rencontres de dimensions, dont les échelles se perturbent les unes avec les autres, comme un paysage dont la profondeur

est imperceptible, ce paysage de la nuit. L'idée de la désidération, la mélancolie de notre siècle face à l'absence des étoiles pensées par Smith, résonne dans l'image et peut-être essaie-t-elle aussi de nous consoler.

13 - THOMAS BESSET

Peut-être que *Flèvre*, issue de la série *Organ*, occupe la place du symptôme dans la machine. Thomas Besset a appris à les connaître et à les regarder autrement : comme des êtres qui nous entourent. *Organ*, mise à nue, skinless, se confond à un organisme vivant, à ses tissus, et à une machine qui respire - entre l'orgue et l'assistance respiratoire. Elle est synthétique, Paul B. Preciado nous dit cela sur notre état au monde : *Il ne s'agit pas d'arracher une peau organique et de la remplacer par une peau inorganique. Les deux peaux sont synthétiques.* Peut-être que *Flèvre* a une existence virale, comme un virus à la fois inerte (immortel) et vivant (mortel), en fonction de son activation. Sa modalité opérante, son potentiel respiratoire est pluriel, en condensation. L'œuvre se présente en système et par le processus de mise en système à variation, le virus a pour autre spécificité d'être un être toujours en mutation, un devenir mutant en somme. Thomas Besset convoque dans l'esthétique de ses formes des croisements entre la fleur et l'os, entre la plante et le corps, entre l'organe extérieur et l'organe intérieur. Ici, *Flèvre* est pourvue d'un frein, comme celui d'une langue. Les matérialités oscillent entre le métal frappé, la valve d'un cœur et le tuyau de l'aide respiratoire. Peut-être que *Flèvre* est un symptôme de notre temps, de *la nuit* en mutation.

14 - ALICE MONNERET

Cultivant un intérêt pour les identités féminines contestataires, dissidentes et marginales, Alice Monneret pratique le médium de la sculpture, de l'installation ou encore de la vidéo. Les questions théoriques et esthétiques autour des sorcières sont des portes d'entrée dans les univers qu'elle déploie dans sa pratique. Les temporalités y sont distordues et les liquides, parfois, se trouvent dans des tensions et des

viscosités nouvelles et étranges. Sans Vie Sage est une vidéo qui fait le portrait troublant d'une femme artiste. Les attitudes du personnage ouvre l'intrigue sur un portrait intérieur de l'artiste. Il est question de se représenter mais de faire en soi-même une image. Ici, le résultat est de l'ordre de la déformation, de la mutation. Alice Monneret permet de poser l'interrogation suivante: comment se figurer la sorcière, non pas celle des contes pour enfants, mais cette femme là qui est en nous? De plus, c'est aussi d'elle et de sa condition d'artiste depuis laquelle elle formule ce récit, cette auto-fiction. La figure de la sirène vient aussi se retrouver dans certaines de ses œuvres, les identités qu'elle travaille sont bien épidermiques (maladies de peau) et liquides (humeurs et autres fluides corporels). Son portrait devient une présence en miroir dans *la nuit*, comme une sœur bien étrange, une sorcière bien aimée.

RÉCIT D'INTRO :
QUENTIN DOUCHEZ

TEXTES DE PRÉSENTATION
DES ARTISTES :
TITI M. CERINA

EXPOSITION ORGANISÉE
PAR CHABLE

CURATORIAT :
QUENTIN DOUCHEZ

ACCOMPAGNÉ PAR
MORGANE FONTAINE ET
AMBRE CHARPAGNE

MERCI
À L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS
DE NANTES SAINT-NAZAIRE,
AU SERVICE CULTUREL DU
CROUS NANTES
PAYS DE LA LOIRE,
À LA VILLE DE NANTES,
À ASKIP ET AU WAVE

ONCE WE ENTER NIGHT

*Couchant, couché dans un pré, les lumières
rasantes du soleil crachées sur les brins
d'herbe mouillée.*

*Le jour tombant, tirant le crépuscule,
accompagné par le bourdonnement des
créatures minuscules.*

*Iels étaient arrivées, envoutées, à l'aura de la
forêt inéclairée ce soir d'été ;*

*cinq jeunes inconnues, enfants perdues,
capturées par les chuchotements d'un
lointain instinct, guide de leurs destinées.*

*Quelles sont ces voix, qui les ont tirées de
leurs journées éclairées pour
les emmener dans ces prés ?*

Iels l'ignorent.

*Iels ont pourtant fugué, fui leurs foyers pour
se retrouver là, en cette douce soirée animée.*

*C'est alors l'heure de la mort du jour, l'heure
bleutée, celle du chant des oiseaux,
dévorer par les chiens et les loups affamés.*

Iels observent les frontières s'estomper.

*Iels voient la lumière devenir ombre
et l'ombre devenir lumière.*

*Les genoux enfoncés dans les herbes hautes,
il est désormais difficile de faire la différence
entre les êtres et les bêtes.*

*Cinq bestioles, foisonnantes, dès lors ajoutées
à une constellation d'autres environnantes.*

*Individus indivisibles, invisibles dans
l'obscurité ; à l'entrée des bois,
iels se sentent bercés, apaisés.*

*Nous entrons dans la nuit, petit à petit,
corps et âme surpris.*

*Nous nous perdons dans l'ancre
du monstre assoupi.*

ONCE WE ENTER NIGHT est ce que j'appelle une rencontre dans la nuit.

J'appelle rencontre tout état affectif provoqué par le croisement d'entités.

J'appelle croisement la volonté de regarder et de se faire regarder.

J'appelle regard toute lumière qui traverse la nuit.

1 - TRISTAN CHINAL DARGENT

As an owl in the daylight est une série de dessins à l'encre, nous faisant regarder des hiboux, oiseaux de nuit, dans ce qui serait le jour. Le jour est ici un endroit aveuglant, finalement moins compréhensible que la nuit, lieu des hiboux, moment plus confortable. Deux êtres se font face dans la compréhension du monde : l'humain et l'oiseau. Tristan Chinal Dargent représente l'inquiétante étrangeté de leurs regards. Ces regards qui nous font exister réciproquement.

Il y a donc tout naturellement la série de ceux qui les regardent, ne nous regardant donc pas. Portraits peu conventionnels, de dos, qui font poser les yeux sur la nuque - presque sensuellement. Nous pouvons alors les observer, dans *la nuit*, tranquillement. Peut-être savent-ils qu'ils sont aussi regardés par nous. Comme un détail du célèbre tableau de Caspar David Friedrich, *le voyageur contemplant une mer de nuage*, ou bien le portrait de ces amateur-ices amoureux-ses des oiseaux, qu'évoque longuement Vinciane Despret dans son livre *Habiter en oiseau*. Tristan Chinal Dargent, à la frontière d'une nature regardée et d'une nature dont nous faisons partie, propose pour un temps d'accepter l'ambivalence de notre relation au monde.

2 - PAULINE MILLET X MORGANE FONTAINE

Monique Wittig propose dans *Virgile, non* le récit d'un voyage fait à deux, où la voyageuse et sa guide finissent par s'interchanger, les identités des deux personnages se floutent. C'est ce qu'il s'est déroulé pour Pauline Millet et Morgane Fontaine. Les deux jeunes artistes ont commencé à ne plus signer qu'ensemble à la suite de balades, dans la nuit.

Cette série photographique intitulée *Ballades Fantômes* fût tout d'abord, dès 2021, l'occasion d'une nouvelle rencontre pour les artistes. La peinture *Passages*, avec sa troublante perspective, montre une sortie, une issue au gouffre. Réalisée par Morgane

Fontaine avant la rencontre, elle présage cette sortie de la solitude, pour un monde à arpenter à deux.

Les photographies sont troublées et troublantes. Comme si d'un seul coup, l'appareil avait bougé, ou que la lumière qui devait se poser sagement sur la surface photosensible de la pellicule s'était mise à trembler comme un fantôme. Dans le livre qui forme une première vision d'ensemble de cette série, nous sommes invité-es à entendre une partie des ballades qu'elles se sont mises à chanter lors de ses traversées de paysages malades. La nature s'y fait peut-être inquiétante. Ne s'agit-il pas de notre inquiétude projetée sur une nature au repos et dans sa solitude non-humaine? *Ballades Fantômes* comme des phares dans *la nuit*.

3 - QUENTIN DOUCHEZ

La nuit des enfants esseulé.e.s est une installation ou bien, un théâtre. Un théâtre qui traverse la nuit, qui nous recueille dans la nuit. Quentin Douchez invite ici, à la déambulation. La mise en scène d'une forêt et d'un moment. Du moins, nous pouvons parler du décor d'une forêt, celle d'un conte. La forêt dans son image Épinal, la forêt d'un livre dont nous n'avons jamais entendu la fin, emporté par un sommeil, un rêve.

Des projections sur des draps blancs, mais un doute subsiste. Ne s'agit-il pas d'ami.es.X et de compagnons de route ? Ne s'agit-il pas de danseuses dans l'obscurité de la forêt ?

Dancers in the dark.

Les ombres se meuvent, nous émeuvent. Les ombres dansent, comme des esprits - le corps n'aurait-il pas disparu ?

Puis il y a les masques, des figures reconnaissables. Des masques de papier, comme un jour de fête, comme une nuit de veillée et de célébrations. Quentin Douchez les réalise avec le plus grand soin, créant non pas un objet mais bien une entité.

Dans *Les songes d'une nuit d'été*, Shakespear fait dire à Hélène : *Pour moi, il ne fait pas nuit quand je vois votre visage, — aussi ne crois-je pas que je sois dans la nuit. — Ce n'est pas non plus le monde qui manque en ce bois ; — car vous êtes pour moi le monde entier.*

Et Demetrius de lui répondre :

Je vais m'échapper de toi et me cacher dans les fougères, — et te laisser à la merci des bêtes féroces.

Quentin Douchez en prenant notre main vers *la nuit*, en nous amenant vers une forêt onirique et hallucinée, fait d'un songe et de *la nuit des enfants*

esseulé.e.s le lieu où iels se rencontrent et dansent. Un théâtre d'ombre retrouvé.

4 - ADAM SONG

Jeune peintresse, Adam Song nous invite ici dans une série de petites huiles sur toile inquiétantes. Ces sujets, issus d'une collecte effectuée par l'artiste d'images extraites de l'internet ou encore de films, semblent tournés autour de certaines obsessions comme l'étrangeté ou le dégoût. Ces images, tout d'abord lisses malgré leurs caractéristiques singulières, presque déjà connues, prennent ici de la matière. On y reconnaît aussi un regard porté sur des peintres comme Bacon.

Adam Song questionne ces relations ambivalentes entre image, reproduction et peinture. Titree *you can't see me*, une main et une dague se plonge dans l'obscurité comme dans une chair tendre, dans une épaisseur huileuse; ou bien : un hameçon dans le cristallin d'un œil. La peinture présentée ici par Adam Song revisite l'idée du détail, et vient dans *la nuit*, être des points d'attention aigües.

L'ombre chinoise sur l'une des toiles présentées est déjà un signe de découpe de forme dans la peinture. Ceci prend aujourd'hui, avec la question du geste, une part majeure de l'œuvre de la peintresse, qui après avoir quitté une forme narrative de l'image vient à s'abstraire de la figuration pour l'acte de peindre.

5 - AGATHE PERRAULT

Agathe Perrault s'intéresse à l'alchimie et aux mythologies. Constituant des scènes complexes dans ces gravures, son travail de sculpture quant à lui vient à faire naître un bestiaire. Dans sa série *Pour un bestiaire de manicules*, elle réalise plusieurs céramiques reprenant, en volume, des manicules médiévales. Étrange présence que ces bêtes, créatures littéraires, extraient des archives pour prendre place dans *la nuit*.

L'artiste, proche de la matière et des expérimentations pour mieux la comprendre et la faire vibrer, s'est intéressée ici à la céramique peinte, qui ne serait pas sans rappeler les sculptures polychromatiques des églises médiévales.

Puis-je ne pas être attendri-e par ces mains, leurs mains, me montrant quelque chose, me tendant la main pour me guider? Une poésie et une sensibilité douce viennent nous rapprocher de ces êtres hybrides / hybridés. La présence de ces manicules dans l'espace, presque absurde ou

alors dérangeante, à la frontière du domestique, relève une question : *Qui est là ?*

6 - LAURINE VOISIN

Image de *la nuit* bien douce, comme un souvenir évanescant. Rien ici, dans ce qui aurait pu nous effrayer, ne peut nous faire peur. C'est la grande singularité du travail de Laurine Voisin, une forme d'honnêteté et d'amusement, et cela même avec les choses les plus difficiles.

Ici, cette forêt sombre se soigne elle-même, les arbres (habillés comme des fantômes) deviennent des lumières, des leurs pour nous assurer de retrouver notre chemin. Issue d'une série d'images mémorielles, cette peinture propose un paysage. Peut-être n'existe-t-il pas, ou bien n'existe-t-il plus? L'impression surtout que ce paysage peut consoler notre peur du noir, peur des enfants qui reste parfois dans les yeux.

Les œuvres de Laurine Voisin s'ancrent dans un univers visuel cartoon, tout y semble dessiné par un trait plus rond. Ses sculptures sont presque comme des jouets, ses peintures des dessins animés; quand d'ailleurs ce ne sont pas réellement des dessins animés.

La vision de Laurine Voisin ne serait être à son image - rassurante et amusante, comme cette forêt d'arbres un peu fantôme, des gentils fantômes.

7 - TITI M. CERINA

Ce qui se remarque ici est sûrement l'absence de figure humaine. L'affection qui par contre se développe, s'étend semble bien humaine. Si nous arrivons à décentrer notre regard, nos émotions, nous apprenons que beaucoup d'autres animaux s'endeuillent. Titi M. Cerina l'évoque par le recueillement auquel invite ce défunt oiseau, plus que la mort de l'être c'est la mort du devenir. Il n'y aura plus de chant et encore moins de chant d'amour. Plus de lovebird dans la nuit.

The Song of the Last Lovebird aboutit un cycle d'œuvre et de texte autour de la figure du Lovebird, oiseau d'amour ou bien, inséparable. Cette installation montre le corps de l'oiseau seul mais surtout la disparition de sa voix. Signal alarmant de la disparition d'une espèce d'oiseaux. C'est le dernier membre de l'espèce qui chante désespérément à la recherche d'un partenaire pour *la nuit*, celle qui n'en finit plus.

Laisse sans réponse, l'oiseau s'éteint et ouvre ici un silence dans l'histoire. Pensé comme une mort sur scène, des éléments scéniques rencontrent le tombeau de l'oiseau, accentuant le drame. Reposant sur du sel, une

grenade en guise d'offrande que des abeilles honorent ; *The Song of the Last Lovebird* est un autel, érigé à la mémoire de l'oiseau, ou bien de son amour, surplombé par un étrange soleil.

Titi M. Cerina raconte cette histoire pour tout ce qu'elle a de plus beau, de vrai; elle l'écrit pour s'en souvenir et se remémorer ce chant d'amour, parce que le monde a cruellement besoin de beauté.

8 - LÉA DERVIEU LACHAUD

Dusting ou bien tout ce qu'on peut entendre par la poussière. De manière poétique, le sable est une forme de poussière, il existe l'expression des poussières d'étoiles et le mot "pollen" signifie lui-même poussière. Léa Dervieu Lachaud nous invite à continuer sur la route de la poétique de la poussière dans ses deux photographies, où la poussière se confond au grain argentique; ou ce qui est capturé photographiquement se laisse perturber par la surface photosensible saisissante, une pellicule argentique périmée.

Dusting n'est pas sans rappeler une période historique des États Unis d'Amérique, la Dust Ball Era. Il n'est pas simplement question d'image du désert, mais bien d'un désert un peu habité, un peu abandonné et avant désolé - le désert du Texas.

L'heure du jour ou de la nuit à laquelle ont été prises les images n'est pas évidente à saisir. Peut-être que Léa Dervieu Lachaud s'amuse de ce qu'on appelle au cinéma *la nuit américaine*, c'est-à-dire une fausse nuit, une nuit hollywoodienne filmée à midi et non à minuit. Cela est possiblement dû à la sensibilité de la pellicule. En anglais, le crépuscule se dit *dusk*, si proche alors du mot *dust*. Il serait étonnant d'imaginer que cela n'a pas été entendu dans la sensibilité, la poétique mise en œuvre dans les photographies de Léa Dervieu Lachaud. Elle imagine ici une autre heure, une autre lumière poussiéreuse, celle de *la nuit*.

9 - AMBRE CHARPAGNE

Comment faire face à un paysage quand celui-ci n'est fait que d'absence? Comment les ressentons-nous ? Ambre Charpagne vient ici à les matérialiser dans son installation multimédia *Oblivion*. Elle capture autre chose d'un paysage, le désert du Chihuahua - à la lisière du Mexique et du Texas - des restes de chaleur dans le vide désertique.

Filmées à la caméra thermique, les images sont projetées sur un écran en contreplaqué, laissant apparentes

les veines du bois. L'objet joue de ses ambivalences, entre objet d'art, panneau publicitaire vide (il n'y a rien à vendre ou à consommer dans un tel paysage) et une forme bricolée. Les veines et les noeuds du bois produisent des formes de mirages, bien physiques alors, et se confondent avec la projections des spectres de chaleur, chaleureux presque Ambre Charpagne convoque ici de nouveaux fantômes, des traces de passages des chaleurs humaines et non humaines, dans *la nuit*. Le décor du désert devient une preuve des chaleurs, des lumières qui ont traversé le lieu. Ce décor idéal pour la mélancolie de notre siècle, nos solastalgies communes provoquées par l'état de notre monde et des relations avec lui. Des espoirs de survivance se dessinent dans l'œuvre d'Ambre Charpagne.

10 - EMMA PREVOST

Emma Prevost peint dans l'obscurité des grottes, lieu premier de l'image, des formes ou des scènes métaphoriques. Le sujet de sa peinture ne semble pas tant sortir vainqueur de l'obscurité par un jeu de clair-obscur, au contraire il semble vouloir y plonger, comme on plonge dans l'ombre molle des affectes. La peintresse finit par nous étonner des lueurs qu'elle regarde. Un crâne, comme dans sa toile titrée *masque*, finit par être un ensemble de possible - voici une des qualités esthétiques regardée par Emma Prevost. En effet, il n'est plus question d'un être crâne, mais peut-être d'un canyon, d'un insecte. Les possibles que déploie la forme du crâne sont proches de ceux d'un test de Rorschach. Même les différentes matérialités de celui-ci finissent par pouvoir se jouer des interprétations diverses.

Emma Prevost, de la caverne à la grotte, s' imagine un ensemble de récit (et donc de scène) qui peuvent s'y jouer. Dans sa peinture *Emilie*, c'est une jeune femme de notre temps qui s'y retrouve figuré. Cet espace est caractérisé par un rapport géologique au temps, et d'une façon il ne fait qu'y échapper, comme le sacré. Mircea Eliade, auteur du livre *Le sacré et le profane*, évoque l'importance du seuil pour passer d'une conception à l'autre. L'œuvre d'Emma Prevost nous met dès lors au seuil de cette image du sacré, dans les imaginaires retrouvés de la caverne ou de *la nuit*.

11 - BERENICE VARGAS BRAVO

La nuit est un lieu singulier pour le théâtre, la mise en scène et les histoires. Berenice Vargas Bravo le figure dans *La Caza*, une grande toile